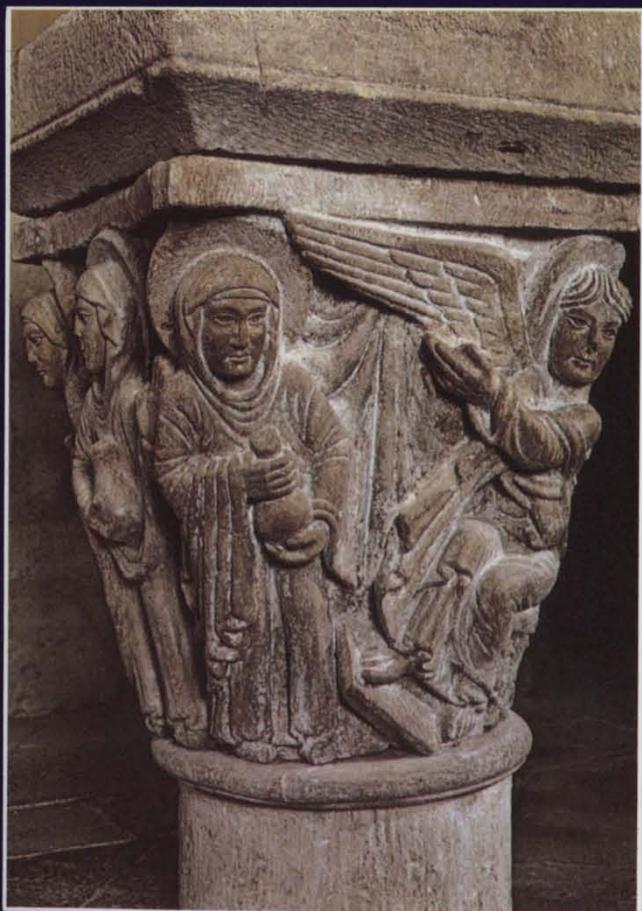


HISTOIRE DU CHRISTIANISME

Sous la direction de
J.-M. Mayeur - Ch.(†) et L. Pietri - A. Vauchez - M. Venard

5

Apogée de la papauté et expansion de la chrétienté
(1054 - 1274)



Desclée

HISTOIRE DU CHRISTIANISME

HISTOIRE DU CHRISTIANISME
des origines à nos jours

sous la direction de
JEAN-MARIE MAYEUR, CHARLES (†) et LUCE PIETRI,
ANDRÉ VAUCHEZ, MARC VENARD

tome V

APOGÉE DE LA PAPAUTÉ
ET EXPANSION
DE LA CHRÉTIENTÉ
(1054-1274)

sous la responsabilité de
ANDRÉ VAUCHEZ

avec la collaboration de
JERZY KŁOCZOWSKI, AGOSTINO PARAVICINI BAGLIANI,
MICHEL PARISSÉ, EVELYNE PATLAGEAN
et le concours de
JEAN-MARIE MARTIN

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national des Lettres*

DESCLÉE

Collaborateurs du tome V

Jerzy KŁOCZOWSKI, professeur à l'université catholique de Lublin.

Agostino PARAVICINI BAGLIANI, professeur à l'université de Lausanne.

Michel PARISSÉ, professeur à l'université de Nancy II.

Evelyne PATLAGEAN, professeur à l'université de Paris X-Nanterre.

André VAUCHEZ, professeur à l'université de Paris X-Nanterre.

avec le concours de

Jean-Marie MARTIN, directeur de recherche au C.N.R.S.

Avant-propos

par André VAUCHEZ

L'échéancier éditorial de l'*Histoire du Christianisme* fait que ce tome V, consacré à la période qui s'étend de 1054 à 1274, paraît près de deux ans après le tome VI, où a été traitée la fin du Moyen Âge (1274-1449). Il va de soi que le présent ouvrage s'inscrit dans le droit fil du précédent, ne serait-ce que parce que, parmi ses cinq auteurs, deux avaient déjà participé au tome VI et qu'il a été conçu et rédigé dans une perspective identique. Comme tous les volumes de la collection, il vise en effet à offrir une vue d'ensemble aussi complète que possible — sans prétendre pourtant à l'exhaustivité — de l'histoire des Églises et des communautés religieuses qui se sont réclamées du christianisme à une époque donnée. Cette étude se veut d'abord scientifique et a été menée dans une optique non confessionnelle, ce qui n'exclut pas de la part des auteurs une attitude de sympathie pour son objet. Simultanément, ce livre voudrait permettre aux lecteurs qui le souhaiteraient de développer des recherches sur telle ou telle question qui les intéresserait plus particulièrement grâce aux nombreuses références bibliographiques figurant dans les notes ainsi qu'à la fin de chaque chapitre et du volume.

L'*Histoire du Christianisme* ayant une visée spatiale coextensive à son objet et étant destinée à être traduite dans diverses langues européennes, les auteurs se sont efforcés de donner à la bibliographie un caractère international : ils ont eu également le souci d'y faire figurer les travaux les plus récents, compte tenu de leur valeur scientifique et de leur pertinence, sans exclure bien entendu les ouvrages classiques. Mais, comme nul ne saurait prétendre à l'omniscience et que les historiens sont largement tributaires de la richesse des bibliothèques qu'ils fréquentent, il pourra se produire que tel ou tel ouvrage ou article, qui aurait dû être mentionné dans ce livre, n'y figure pas. Que leurs auteurs et nos lecteurs veuillent bien ne pas mettre ces inévitables lacunes au compte d'un quelconque parti pris, mais les attribuer seulement à l'incapacité où se trouvent aujourd'hui les spécialistes eux-mêmes de maîtriser complètement une production historique qui, dans de nombreux pays, se développe à un rythme vertigineux.

Dans le présent volume, nous nous sommes efforcés — comme dans les précédents — de présenter le christianisme dans toute sa diversité, en faisant une place aussi large que possible aux Églises orientales et slaves. Mais l'ampleur des développements qui ont été consacrés à la chrétienté byzantine dans le tome VI et la place considérable qui sera faite à l'Orient dans le tome IV, de prochaine publication, nous ont conduits à

mettre ici l'accent de façon prépondérante sur l'Occident chrétien. Ce choix ne trouve pas seulement sa justification dans des considérations d'ordre éditorial, mais aussi dans la réalité historique. La période qui fait l'objet de ce volume a été en effet profondément marquée par la montée en puissance d'une chrétienté latine qui jusque-là faisait assez piètre figure face à son homologue grecque. À partir du XIII^e siècle, l'Occident semble avoir inversé à son avantage les termes de la relation qu'il entretenait depuis des siècles avec l'Orient, cependant que l'empire byzantin se réduisait à la façon d'une peau de chagrin sur le plan territorial. Aussi nous a-t-il paru logique d'accorder une attention toute particulière à l'histoire de l'Église romaine, à l'analyse de ses structures et de leur évolution, aux courants spirituels qui l'ont animée et à ses initiatives missionnaires ou autres. Cela n'implique nullement que nous soyons demeurés insensibles au rayonnement des autres communautés chrétiennes, en particulier orientales, ou que nous entendions réduire l'histoire du christianisme à celle de la papauté. Mais il paraît difficile de contester que la période qui s'étend entre le milieu du XI^e et la fin du XIII^e siècles se caractérise principalement par l'intensification et l'aboutissement — partiel sans doute et provisoire — des efforts déployés par l'Église romaine pour faire de la société médiévale une chrétienté unifiée sous son impulsion et sa direction.

J'ajouterai pour finir — *last but not least* — que le présent volume est le résultat d'un véritable travail d'équipe. Si je tiens à souligner ce fait, ce n'est certes pas pour me dégager des responsabilités qui incombent au maître-d'œuvre, mais bien pour rendre à mes collaborateurs, qui se sont comportés en véritables amis, un hommage qu'ils méritent pleinement. Chacun d'entre eux a rédigé sa contribution en toute indépendance et liberté, mais nous avons dès l'origine mené en commun une réflexion qui a porté aussi bien sur le plan d'ensemble de l'ouvrage que sur l'harmonisation de ses diverses parties. Au moment où le terme tant attendu se rapproche et où semblent s'apaiser les vicissitudes qui marquent fatalement la genèse d'une collection de cette ampleur, je tiens à leur dire publiquement toute ma gratitude pour la qualité de leur travail et pour le soutien sans faille que j'ai toujours trouvé auprès d'eux.

Paris, le 24 juillet 1992.

Introduction

Occident et Orient en 1054

par Michel PARISSÉ et Evelyne PATLAGEAN

Aux yeux des historiens, deux dates ont marqué l'année 1054, le 13 avril avec la mort du pape Léon IX, et le 16 juillet avec le dépôt sur l'autel de Sainte-Sophie de la bulle d'excommunication du patriarche de Constantinople. Ces dates eurent cependant un destin bien différent. La première a frappé les contemporains, car le pontificat qui prenait alors fin prématurément avait constitué un progrès considérable dans l'exercice du pouvoir pontifical et la prise en main de la chrétienté occidentale; à distance en revanche, la disparition du saint pontife s'inscrit discrètement dans la longue durée de la réforme de l'Église au XI^e siècle. La seconde date a produit un effet inverse : elle n'a laissé aucune trace dans l'esprit des Occidentaux et des Orientaux du moment, tandis que les historiens ont pris l'habitude d'admettre qu'elle a sonné le début du schisme, pas n'importe lequel, celui des églises chrétiennes, la coupure entre Rome et Constantinople, au point que l'emploi du mot *schisme*, sans autre précision, ne pouvait plus dès lors désigner que cette coupure-là. Dans un ouvrage qui entend étudier parallèlement l'histoire du christianisme occidental et oriental, l'année 1054 prend donc un relief particulier.

Toutefois une attention excessive portée à une date ou à un événement contient en elle-même un danger, celui qui consiste à créer artificiellement une coupure là où la continuité est attestée. L'action de Léon IX fut une phase, un moment dans un processus de réforme engagé bien avant lui et poursuivi sans hésitation au-delà même du pontificat de Grégoire VII. Même si d'aucuns sont parfois tentés de parler de « réforme léonine » pour ne pas laisser à Grégoire VII l'exclusivité de la rénovation de l'Église occidentale, on ne peut accepter de multiplier encore les phases dites réformatrices dans la vie séculaire des chrétiens. Quant à l'ambassade du cardinal Humbert auprès de Michel Cérulaire et à sa fâcheuse issue, elle s'inscrit dans la longue durée d'une mésentente permanente, plus ou moins vive, et d'une rupture plusieurs fois ajournée. Il importe donc bien de ne pas accorder une importance excessive au choix qui a été fait pour le point de départ de ce volume. Puisque néanmoins les nécessités de l'exposé imposent une telle décision, elle suggère naturellement un examen distinct des conditions générales de la situation politique, sociale, économique et religieuse au milieu du XI^e siècle, puisqu'aussi bien la démonstration qui suit prendra appui sur elle, mais bien entendu de façon distincte pour l'Occident et l'Orient.

I. LA CHRÉTIENTÉ OCCIDENTALE AU MILIEU DU XI^e SIÈCLE

par Michel PARISSÉ

Le siècle qui s'écoule autour de l'an Mil est considéré par les historiens de la plupart des pays occidentaux comme un moment où les changements de structures furent particulièrement sensibles. L'héritage franc n'était plus qu'un souvenir et la féodalité, comme on dit communément, implantait un peu partout ses pratiques et son système de gouvernement. L'Occident chrétien présentait au milieu du XI^e siècle plusieurs facettes. Le cœur en était constitué par les royaumes qui étaient issus de l'empire carolingien, définitivement défunt en 888, mais maintenu dans les esprits pendant plusieurs décennies encore. L'autorité carolingienne avait pu s'exercer de la Frise au duché de Bénévent, de la frontière musulmane espagnole à la frontière slave. Puis, à l'intérieur de cet espace, le pouvoir s'était réparti entre de nombreux États, à l'intérieur desquels des gouvernements princiers se constituaient. La géographie politique de l'Europe occidentale chrétienne se prête à plusieurs types d'analyses.

La première est attentive à la taille et à l'influence des États. Ici deux unités supérieures s'imposent : le royaume de France et l'Empire. Si le premier semblait être une marquerie de régions qui se voulaient indépendantes (duchés et comtés de Flandre, Normandie, Bretagne, Champagne, Bourgogne, Aquitaine), il n'en était pas moins tenu en main par un roi dont nul ne contestait la légitimité et dont la dynastie était bien implantée. Si les princes français contemporains du roi Henri I^{er} (1031-1060) ont eu le sentiment de garder l'initiative, si les historiens daubent volontiers le « roi de Paris » dont ils contestent la liberté d'action, il n'en reste pas moins que sa situation était solide, et le bilan de l'action politique et religieuse d'un Robert le Pieux, dans un royaume déjà bien peuplé, fut loin d'être négligeable. La place importante qu'il tenait alors était cependant quelque peu dévalorisée par rapport à celle de l'empereur. Depuis Otton I^{er} en 962, le roi allemand, qui s'intitulait roi des Romains, était aussi en théorie ou en pratique empereur, se considérant comme l'autorité suprême d'Occident face au basileus et contestant la prétention analogue du pape. Territorialement parlant, l'empereur n'exerçait son autorité que sur les duchés germaniques (Bavière, Souabe, Saxe, Lotharingie) et l'Italie du Nord, mais comme il était en contact permanent avec les Slaves à l'est et avec les Musulmans et les Byzantins au sud, il se tenait aussi pour le défenseur privilégié de la chrétienté romaine. Il ne fait pas de doute qu'aux yeux de Rome, au milieu du XI^e siècle, l'empereur et le roi de France représentaient les deux personnages clés de la vie politique en raison de l'espace qu'ils contrôlaient et des peuples qu'ils gouvernaient. Le monde chrétien comprenait aussi des États et des principautés en marge des deux grands. Une frange au nord de l'Espagne avait définitivement marqué les limites de la progression musulmane. Les États du pape avoisinaient les duchés lombards (Spolète et Bénévent) et une Italie du Sud en proie à de nombreux changements, puisqu'une poignée de chevaliers normands venaient d'en chasser les Byzantins. La chrétienté avait gagné beaucoup de terrain en Europe centrale et de la Poméranie au Frioul se succédaient des duchés ou des royaumes de conquête récente (Pologne, Bohême, Hongrie, Carinthie). Des missions